



MIA
KANKIMÄKI
Ces héroïnes
qui peuplent
mes nuits

RÉCIT

LES INDOMPTÉES


CHARLESTON

MIA KANKIMÄKI

CES HÉROÏNES QUI PEUPLENT MES NUITS

Que faire à quarante ans et des poussières, célibataire, sans enfant, quand on se retrouve soudain désœuvrée ?

Mia lâche tout : son travail, son appartement, son pays, pour partir sur les traces des héroïnes dont les aventures habitent ses nuits. Elle rêve d'Alexandra David-Néel et de son courage, de l'intrépide Karen Blixen, du tour du monde de Nellie Bly. Alors, puisant sa force dans leurs parcours, elle nous entraîne en Afrique du Sud, en Italie ou au Japon, à la rencontre de femmes qui ont défié le patriarcat et l'ordre établi, et dont les histoires ainsi liées tissent un puissant paysage de sororité.

« LE PLUS RÉJOISSANT EST DE DÉCOUVRIR
QUELQUE CHOSE DE NEUF ET DE PRÉCIEUX.

L'OUVRAGE DE MIA KANKIMÄKI

EST UNE PÉPITE. »

La Gazette de Helsinki

Traduit du finnois par Claire Saint-Germain

ISBN: 978-2-36812-557-1



9 782368 125571

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Shutterstock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« *Ces héroïnes qui peuplent mes nuits* est un récit audacieux qui soulève avec justesse les difficultés d'être une femme libre face au poids des conventions de la société. Écrit comme un conte, ce récit nous entraîne dans un périple hors normes où tout est possible. »

Christel, de @les__miscellanees_de_cookie

« Une lecture que j'ai bien appréciée notamment grâce à sa forme originale et aux informations glanées. Une lecture très instructive ! »

Clémentine, de @helynna_

« Ce roman regorge de savoir et nous nourrit intellectuellement, tant par la richesse du récit que par les messages qui y sont délivrés. On referme ce récit abreuvé de connaissances, en ayant l'impression d'avoir fait le tour du monde en quelques pages. »

Eline, de @meslivresdepoche

« Un livre à ne pas lire d'une seule traite mais à prendre par petites touches, pour saisir chaque histoire, chaque personnalité et chaque essence dans toute sa splendeur et sa détermination. »

Laura, de @_lesmotsdesautres_

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

CES HÉROÏNES
QUI PEUPLent
MES NUITS

Mia Kankimäki

CES HÉROÏNES
QUI PEUPLENT
MES NUITS

Récit

Traduit du finnois par Claire Saint-Germain


CHARLESTON

Titre original : *Naiset joita ajattelen öisin*
Copyright © Mia Kankimäki 2018
Édition originale publiée par Otava

Traduit du finnois par Claire Saint-Germain
Ce livre a été traduit avec le soutien financier de The Finnish Literature Society (FILI).



Édition française publiée avec l'accord de Mia Kankimäki et Elina Ahlback
Literary Agency, Helsinki, Finlande.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

Pour les reprises de traduction :
Karen Blixen, traduction de Philippe Bouquet, *Lettres d'Afrique*,
© Éditions Gallimard
Karen Blixen, traduction de Yvonne Manceron, *La ferme africaine*,
© Éditions Gallimard

ISBN : 978-2-36812-557-1
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Tu crois savoir ce que peut t'offrir le voyage,
alors que c'est précisément ce que tu ignores.*
Karen Blixen, *Lettres d'Afrique*, 18 janvier 1917

*Venez ici, tendres Charites,
et vous aussi Muses aux beaux cheveux*
δεῦτέ νυν ἄβραι Χάριτες καλλίκομοί τε Μοῖσαι
Sappho, vers -600

TABLE DES MATIÈRES

1. Les héroïnes qui peuplent mes nuits : une confession	11
Partie I – L’Afrique	15
2. Le brouillard blanc, hiver-printemps. <i>Je suis dans l’avion pour le Kilimandjaro et j’ai peur.</i> Karen Blixen	19
3. L’Afrique, mai <i>Je pars en Afrique puiser au courage de Karen et voyager dans la savane.</i>	35
Partie II – Les Exploratrices	189
4. Kallio-Vihti, l’été <i>Je découvre les exploratrices dans un grenier de Vihti et fais le tour du monde.</i> Isabella Bird - Ida Pfeiffer - Mary Kingsley	193

5. Kyoto, septembre	307
<i>Je vais soigner ma dépression au Japon (emportant une fois encore trop de choses).</i>	
Alexandra David-Néel - Nellie Bly - Top 3 des voyageuses surchargées	
Partie III – Les Artistes	369
6. Florence, novembre	373
<i>Je vais à Florence sans aucune raison et me retrouve à écrire sur les femmes du musée des Offices.</i>	
Sofonisba Anguissola - Lavinia Fontana - Artemisia Gentileschi	
7. Kallio-Mazzano, hiver-printemps	465
<i>Je suis en résidence d'écriture, le séjour est si merveilleux que je n'ai pas le temps d'écrire.</i>	
8. Rome - Bologne - Florence <i>revisited</i>	489
9. Normandie, septembre	499
<i>Je songe à mes héroïnes nocturnes sur la Côte de Grâce et je chevauche une girafe sur un carrousel.</i>	
Yayoi Kusama	
10. La Montagne magique	531
Remerciements	543
Références bibliographiques	547

1.

Les héroïnes qui peuplent mes nuits : une confession

JE M'APPELLE M. J'ai quarante-trois ans. Au fil des années j'ai passé d'innombrables nuits à songer à des femmes – sans aucun rapport avec le sexe.

Je pense à elles lors de mes insomnies, lorsque ma vie/ mes histoires de mecs/mon moral déraillent, lorsque cette effroyable heure du loup semble ne jamais en finir. Je me suis constitué une invisible garde rapprochée de figures historiques que j'ai rassemblées autour de moi comme des saintes protectrices qui me guident, me font avancer.

La vie de ces héroïnes qui peuplent mes nuits, inspirantes, n'a pas suivi un chemin tout tracé. Ces femmes ont franchi les limites qu'on leur imposait et accompli des choses qu'on n'attendait pas d'elles. À leur nombre se compte une quantité d'artistes et d'écrivaines, adeptes d'un travail solitaire et introspectif. La plupart

n'avait pas de famille ou d'enfants, et leurs relations amoureuses n'étaient pas conventionnelles. Elles sont nombreuses à avoir voyagé ou s'être immergées au sein d'une autre culture, nombreuses à avoir changé de vie et ce, jusqu'à un âge avancé. Certaines ont cohabité avec leur mère leur existence durant, beaucoup ont souffert de maladies physiques ou mentales, mais toutes ont suivi leur passion et fait leurs choix indépendamment des attentes d'autrui. Ces femmes exemplaires étaient mon plan B – celui à mettre en œuvre si tout le reste se cassait la figure.

L'une d'elles est la courtisane et écrivaine Sei Shōnagon qui vécut à Kyoto il y a mille ans. Je lui ai consacré mon premier livre. Il en est d'autres encore. La nuit, je pense à Frida Kahlo, dont la biographie, découverte à l'âge de dix-huit ans, a révolutionné ma conception de l'identité de femme. Je pense à Georgia O'Keeffe qui a fini toute seule à peindre des crânes de buffles dans le désert du Nouveau-Mexique et a réalisé son premier tour du monde à plus de soixante-dix ans. Je pense à la Japonaise Yayoi Kusama qui, ayant décidé de devenir artiste, a écrit à Georgia O'Keeffe pour lui demander conseil et qui, plus tard, après avoir secoué le monde de l'art new-yorkais dans les années 1960, est rentrée à Tokyo où elle a demandé à vivre en hôpital psychiatrique. Je pense à Karen Blixen qui a suivi son mari en Afrique et s'est retrouvée seule à la tête de sa ferme. Je pense à Jane Austen qui a renouvelé le genre romanesque depuis le grenier de ses parents, qu'elle habitait, dans la campagne anglaise, en femme non mariée. Je pense à l'artiste et poétesse Ema Saikō qui a vécu dans le Japon de l'époque d'Edo, elle dont la tranquillité finit par m'apporter le sommeil à l'heure du loup.

Je me demande à quelle source ces femmes puisaient leur courage. Que me conseilleraient-elles si nous nous rencontrions ? Et avant toute chose : puis-je partir en exploration sur leurs traces ?

Cette route, cela fait déjà un moment que je la parcours. Je ne cesse de croiser ces femmes, toujours plus nombreuses, exaltantes, oubliées, et dans mon esprit se trame un réseau aléatoire tendu entre les différents siècles et coins du monde où elles vécurent. Ce sont les Mary, les Karen, les Ida, les Nellie, les Martha, les Alexini, les Sofonisba, les Battista – elles sont écrivaines, artistes, exploratrices, vieilles filles déprimées, correspondantes de guerre, épouses d'aristocrates de la Renaissance.

Ce sont elles, qui peuplent mes nuits. S'il fut un temps où j'y songeais à la faveur de mes insomnies, en quête de force, d'inspiration, du sens de la vie –, désormais je me maintiens éveillée pour elles, survoltée par l'éclat de leurs étoiles. Pourquoi me sont-elles apparues, se sont-elles liées à moi, m'ont-elles emmenée avec elles ? Pourquoi ai-je ceint ma table de travail de leurs images, pourquoi les piles d'ouvrages qui leur sont consacrés, entassées sur le sol de mon bureau, tangent-elles toujours plus haut ? Pourquoi faire collection des détails les touchant comme de talismans ?

Je vais reprendre les choses depuis le début, une image à la fois.

Mais d'abord je dois faire ma valise, car mon vol ne va pas tarder à décoller.

PARTIE I
L'AFRIQUE

[NOTE SUR UN BOUT DE SERVIETTE EN PAPIER]

Chère Karen,

Je t'écris ce petit mot express sur une serviette de la KLM. Je suis en vol pour le Kilimandjaro et j'ai peur. Tellement peur que j'en tremble. Je me demande quelle mouche m'a piquée pour me fourrer une fois de plus dans une situation pareille - qu'est-ce que je fiche dans un avion pour l'Afrique puisque je suis si terrifiée ? J'aurais mieux fait de rester à la maison devant des documentaires animaliers.

Le pire, c'est que j'ignore même où je vais. J'ai pris contact par courrier avec un Finlandais qui vit en Tanzanie. Je ne le connais pas le moins du monde, et il a proposé de m'héberger à tout moment. Je m'envole donc chez lui. J'espère qu'il sera à l'aéroport Kilimandjaro pour m'accueillir, car j'ignore où il habite.

C'est de ta faute, Karen. Pourrais-tu m'envoyer une once de ton courage si fameux ? J'en aurais bien besoin.

Ta M.

2.

Le brouillard blanc, hiver-printemps

POUR DÉVELOPPER UN PEU, voici ma situation. Retour en novembre, un an plus tôt. Je suis couchée dans ma chambre glaciale au sol couvert de tatamis et n'ai pas la moindre intention de quitter mon futon. Mon premier livre vient d'être publié, et je suis venue à Kyoto pour réfléchir à la suite. J'ai flâné dans les ruelles étroites de cette cité qui m'est chère, retrouvé des amis, passé du temps dans des salons de thé et cheminé sous les frondaisons orangées des temples à l'automne. Mais ma pensée est engluée.

J'ai atteint le zéro absolu. C'est du moins ce que je crois.

J'ai quarante-deux ans. Ni mari, ni enfants, ni travail. J'ai vendu mon appartement, achevé mon premier ouvrage et quitté définitivement mon emploi. J'ai pénétré dans un brouillard blanc – je suis libre et sans attaches.

Pourtant ce brouillard semble être la pire des poix, et j'ignore complètement ce que je vais faire après. Où aller ? Qui suivre ? Que faire de sa vie quand on est une femme de quarante ans, sans famille, ayant abandonné son travail et sa maison ?

Ces dernières années ont été la période la plus merveilleuse de mon existence. Je mène une vie de bohème, partageant mon temps entre Kyoto, Londres, la Thaïlande et Berlin, et passe mes séjours en Finlande tantôt gardienne d'appartement pour mes amis, tantôt squatteuse du grenier de mes parents. J'écris et voltige en liberté, avec le sentiment que je peux disposer de mon temps exactement comme il me chante.

J'éprouve une vague culpabilité en voyant mes amis poussés au bord du *burn-out*. N'étant ni esclave d'horaires de boulot, ni menacée de licenciement, ni attendue à la maison par des bouches à nourrir – j'ai l'impression de m'être échappée de la prison d'Alcatraz et de me la couler douce sur un matelas gonflable dans ma piscine en regardant les autres trimer. Ayant l'opportunité de faire mes propres choix, j'ai pour tout dire l'impression d'être d'une indécence crasse. La vie ne saurait ressembler à cela, n'est-ce pas ?

En principe donc, tout va pour le mieux, mais quelque chose m'angoisse.

Avec cette vie, j'avance à contre-courant de mes amis. Eux décorent leur maison, préparent des gâteaux pour les kermesses de leurs enfants, courent le marathon, achètent un chalet d'été et partent en week-end santé & bien-être dans les pays d'Europe continentale. Quant à moi, au tournant de la quarantaine, je suis revenue au train de vie de mes vingt ans – je n'ai pas d'emploi du temps, pas d'obligations, pas d'emploi tout court et

surtout pas d'argent. Je crèche dans un studio minuscule : même pendant mes années étudiantes, je n'ai jamais occupé un tel placard à balais. Je suis libre, mais à la marge.

Quand ça ne va pas fort, j'ai le sentiment de ne rien avoir accompli du tout pendant ces vingt dernières années.

Quand ça va bien, j'ai l'impression d'être parvenue à me libérer de ce carcan.

Et voilà qu'il me faudrait donner à cette nouvelle expédition – c'est-à-dire ma vie entière de femme quadragénaire – une nouvelle direction et un sens nouveau. Allongée sur mon futon kyotoïte, une idée complètement mégalomane se fraye un chemin dans mon esprit : je devrais peut-être suivre l'exemple de ces femmes, de celles à qui je pense la nuit ! Je me ferais autrice-exploratrice, je traverserais leurs paysages en Afrique, au Mexique, en Polynésie, en Chine, dans le désert du Nouveau Mexique, tout autour du monde. Cela serait-il possible ? Comment donc ?

Et puis un soir, après avoir ingurgité, à une heure trop tardive, une tasse de matcha fort, vert vif, dans l'un de ces salons de thé magiques, mes méninges s'emballent. L'endroit qui m'intéresse le plus en ce moment, c'est l'Afrique. Et l'Afrique, ça me fiche carrément la frousse. Mais c'est justement pour cela qu'il me faut y aller. À mon retour en Finlande, je décide d'envoyer Sei Shōnagon en Tanzanie par voie postale. J'inscris sur le paquet une adresse relevée sur Internet : *Box 10, Arusha, Tanzania*. C'est à un chercheur finlandais spécialiste de la faune sauvage que j'envoie ce livre, au prétexte que son nom y est mentionné en passant à la page 26, et j'y joins un carton sur lequel je lui fais part de mon rêve de

voyager dans la savane. Je songe en rêvassant (et ce, de manière parfaitement absurde) que Sei, ma messagère, mon éclairceuse, mon oiseau voyageur, va m'entraîner à sa suite.

Et c'est ce qu'elle fait.

La veille du nouvel an je reçois un SMS du chercheur en faune sauvage : « Merci pour le livre ! Je vous écrirai plus longuement par e-mail, mais si vous en avez envie, vous êtes la bienvenue ici à tout moment. »

Si j'attendais un signe, le voici. L'effroi me tord le ventre, mais, bon sang, si je ne trouve pas le cran de partir, je ne me le pardonnerai jamais. Cet Olli, je ne le connais pas le moins du monde, nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais sur la foi des ouvrages qu'il a consacrés à la Tanzanie et d'une conversation remontant à trois ans, il m'a fait une impression plutôt honnête (et particulièrement prolixe). Sur le Net je découvre qu'il possède une maison dans les environs d'Arusha – est-ce là qu'il m'invite ? (Je visualise des allées à l'ombre de jacarandas, des cuisiniers et des jardiniers, mais si cela se trouve, il s'agit d'une simple hutte.) Et ne va-t-il pas s'imaginer que j'aie la moindre intention romantique en m'immiscant ainsi ? (L'avis de mon ex : « Bon, un homme blanc qui vit en Afrique, ça m'étonnerait qu'une Finlandaise d'âge moyen exerce sur lui une attraction irrésistible. »)

C'est peut-être maintenant ou jamais qu'il me faudrait utiliser mon compte Karen Blixen – mon épargne pour les voyages de mes rêves. Oserai-je ou pas ?

Karen Blixen représente à mes yeux non seulement des terres inconnues et la nature sauvage africaine, mais aussi un courage exemplaire.

Je me suis rendue deux fois en Afrique : deux séjours au cours desquels j'ai réalisé mes rêves, et cru mourir

de peur. J'y ai cru seulement, car à vrai dire, on ne peut pas succomber à l'effroi pendant un voyage organisé, tant on s'y sent encadré. En Afrique du Sud nous passions de si longues heures dans le minibus (il nous arrivait de parcourir 700 kilomètres dans la journée), qu'au moment où, encore soulagée par le trajet, je sortais me dégourdir les jambes en pleine campagne swazilandaise, je ne prenais même plus la peine de retirer le coussin de voyage gonflable qui m'enserrait la nuque. Et pourtant j'ai eu peur. La première nuit de safari que j'ai passée dans la savane, qui fut aussi la première fois que j'ai entendu un lion rugir, j'ai tellement pétoché que je claquais des dents. (J'ignorais que l'on pouvait réellement claquer les dents de frousse.)

Karen Blixen en revanche n'avait peur de rien, cela ne fait pas un doute. Elle était à la tête d'une ferme sur le plateau de l'Afrique de l'Est et effectuait des safaris de chasse qui duraient des semaines et des mois, pendant lesquels la compagnie se sustentait autour du feu de camp des mets préparés par les serviteurs, dégustait du champagne dans des verres en cristal et écoutait du Schubert sur un gramophone. Dans mon imagination, la silhouette de Karen Blixen, vêtue d'une jupe longue, d'un chemisier blanc et de souliers lacés montants, se détache sur le fond d'une savane jaunie qui s'étend à perte de vue, avec acacias en parasol, zèbres, girafes et machine à écrire. Quiconque a vu *Out of Africa* repérera peut-être sur cette image un bel homme appuyé sur le coude, un foulard de safari noué autour du cou.

À la lecture de *La Ferme africaine*, les mémoires de Karen Blixen, on en retient l'image d'une femme courageuse, énergique, travailleuse et avisée, et qui possédait d'enviables talents de survie. Elle vous donne parfois carrément l'impression d'être face à une superhéroïne

imbattable, voire presque un homme. La liste approximative de ses mérites, établie d'après son livre, est éloquente :

1) Karen cultive du café en Afrique.

2) Karen est une excellente chasseuse. Un jour les Masai lui demandent d'abattre un lion qui tourmente leur bétail, et parfois elle giboie aux zèbres pour le déjeuner du dimanche des gens de la ferme.

3) Karen fait des randonnées en pleine nature. Elle part seule avec les Kikuyus et les Somalis, et chevauche en compagnie de ses chiens au milieu des troupeaux d'antilopes.

4) Karen est une médecin réputée qui reçoit des patients tous les matins, souvent affligés de la peste, de la variole, de la typhoïde, de la malaria, de blessures, de contusions, de membres sectionnés, de brûlures et de morsures de serpents, et dans les cas les plus graves Karen les conduit à l'hôpital de Nairobi ou à la mission. Un jour elle avale par erreur une surdose d'arsenic, mais décide de suivre les conseils dispensés dans un roman d'Alexandre Dumas et parvient à neutraliser le poison à l'aide de lait et de blanc d'œuf.

5) Karen est aussi enseignante, juge et bienfaitrice. Elle ouvre une école à la ferme et officie comme juge de paix dans les querelles locales. Le matin elle va cueillir le café avec ses employés adorés. Le dimanche elle distribue du tabac à priser aux vieilles femmes.

6) Quand elle découvre le vieux Knudsen mort sur un chemin, aidée par un garçon autochtone, Karen porte la dépouille dans une cabane. Elle n'a pas peur des morts, à la différence des locaux (et de moi). Elle n'a peur de rien, d'ailleurs.

7) Karen est une cuisinière hors pair. Elle s'est formée auprès d'un chef français dans un restaurant chic

au Danemark et ses dîners sont fameux dans toute l'Afrique de l'Est.

8) Quand la saison des pluies tarde à venir, Karen passe ses soirées à inventer des contes. Il va sans dire qu'elle sait raconter. Sa voix est calme, claire et douce. C'est une femme puissante, qui sait qui elle est. Elle le comprend, elle le sait, et rien ne la fait chanceler.

Si seulement je pouvais être Karen...

Mais ce n'est pas le cas, manifestement. Dans l'avion de la KLM, je suis au bord de la panique. Je vais arriver dans le Kilimandjaro à neuf heures du soir, en pleine obscurité africaine. Olli sera-t-il là pour m'accueillir ?

Je me suis enquis par e-mail auprès d'Olli des moustiquaires et du « traitement complet des vêtements à la perméthrine » que prônent les guides de voyage pour se protéger de la malaria, mais il m'a engagée à me tranquilliser : en prenant un traitement préventif je peux oublier toute l'affaire. Je pourrais jurer pourtant que le médecin du centre de santé avait l'air inquiet en rédigeant la prescription d'antipaludéen.

Je ne peux m'empêcher de penser que toute la conception que se fait l'Occident de l'Afrique est exactement aussi simpliste et biaisée que le soutient Alfredo Jaar dans l'exposition que je viens de visiter au musée Kiasma à Helsinki. Les couvertures du magazine *Time* qu'il a rassemblées démontrent clairement quelles représentations nous sont proposées : animaux sauvages, famine, maladie et guerre. En revanche, les villes, la vie culturelle et les universités – la vie ordinaire de toute la classe moyenne africaine éduquée – sont efficacement gommées. Et voilà le bouillon dans lequel je plonge moi aussi : en songeant à l'Afrique je pense maladies, problèmes d'hygiène et attentats terroristes. Agressions,